

ANNONCE

* * *

LANCEMENT DE LA COLLECTION « LA BIBLIOTHÈQUE DE PRAGMATA »

Pragmata lancera, à l'automne 2022, une collection de textes en ligne qui s'appellera « La Bibliothèque de Pragmata ». Il pourra s'agir d'essais, de manuscrits originaux ou de traductions destinées à mieux faire connaître le pragmatisme aux lecteurs francophones. « La Bibliothèque de Pragmata » espère ainsi poursuivre le travail engagé par la revue.

Les deux premiers ouvrages aborderont deux questions dont la pertinence politique est aujourd'hui à vif : la race et le genre. On connaît peu la place, en France, que ces deux thèmes ont occupé dans la littérature pragmatiste ; et pas davantage les controverses que leur réception contemporaine a pu soulever aux États-Unis. Ici, ce sont deux enquêtes qui prennent à bras le corps, sous des angles originaux, ces problèmes du genre et de la race tels qu'ils étaient abordés par des auteurs du début du XX^e siècle et tels qu'ils sont relus par les contemporains.

PRAGMATISME, RÉFORME SOCIALE ET POLITIQUE PROGRESSISTE : JANE ADDAMS, LE VOTE DES FEMMES ET L'ÉLECTION DE 1912

Le premier ouvrage, *Jane Addams, W.E.B. Du Bois et le vote des femmes. Autour de l'élection présidentielle de 1912*, proposé par Daniel Cefai, poursuit un cycle d'enquêtes sur les *social settlements* (parues dans les numéros 3 et 4 de la revue *Pragmata*). Ce bout d'histoire de l'ère progressiste, qui commence à être bien connu aux États-Unis, porte sur ces communautés d'hommes et de femmes, qui s'établissent dans des quartiers déshérités des grandes métropoles. La formation de la société civile dans les années 1890-1920, associant activisme éthique et juridique, enquête sociale et expérimentation civique, a

beaucoup dû aux *settlements*, les activités desquels avaient des affinités fortes avec la philosophie pragmatiste. La série de textes de Jane Addams, traduits pour ce numéro, témoignent du type de questions politiques que la condition des femmes pouvait soulever au début du XX^e siècle aux États-Unis, à un moment d'intensification de la bataille pour le droit de vote, obtenu en 1920. Addams est aujourd'hui devenue une héroïne du « pragmatisme féministe » (Seigfried, 1996). Elle a été présentée, avec ses camarades de Hull House, comme une victime du sexism qui régnait à l'Université de Chicago, dans le monde universitaire en général et dans le département de sociologie en particulier, dont les femmes étaient exclues (Deegan, 1989). De fait, si l'on s'en tient à des résidentes de Hull House, des chercheuses en sciences sociales comme Edith Abbott et Sophonisba Breckinridge, ont longtemps dirigé, à partir de 1909, le « département des investigations sociales » de la Chicago School of Civics and Philanthropy, l'ancêtre de l'école de travail social de l'Université de Chicago qu'elles dirigeront après 1920. Au vu de la qualité de leurs enquêtes sur le logement, la prison ou l'école, elles auraient, haut la main, mérité de rejoindre le département de sociologie, ou d'économie pour Abbott. De la même façon, Florence Kelley ou Julia Lathrop auraient eu toute leur place à l'école de droit (Law School) ou au département de science politique. Alice Hamilton aura plus de chance et poursuivra une carrière remarquable, à partir de 1919, à l'Université de Harvard, où elle aura les moyens de développer ses recherches en toxicologie industrielle.

Si la plupart des femmes ont eu du mal à conquérir droit de cité à l'Université et dans un certain nombre de professions de la grande entreprise, de la médecine ou du droit, elles sont en première ligne des innovations concernant les domaines du social, de l'éducation et de la santé, du droit du travail, de l'enfance et de la ville. À travers leur activisme qui associe étroitement *advocacy*, enquête et expérimentation, elles façonnent les réseaux d'organisations et les répertoires rhétoriques de la « société civile ». Les clubs, associations, ligues et *settlements*, souvent impulsés et contrôlés par des femmes, se ramifient en un réseau de réseaux, qui offre un milieu de gestation à toutes sortes

d'enquêtes et d'expérimentations. Au-delà de leur rôle dans l'émergence d'une nouvelle écologie des problèmes publics, les femmes, pourtant privées d'accès aux postes d'élues et interdites d'élection dans la plupart des États, n'en sont pas moins à l'origine d'un grand nombre de politiques publiques, d'abord sous la forme d'initiatives locales, puis d'actions municipales, étatiques ou fédérales. Theda Skocpol (1992) a rendu populaire l'image d'un État-Providence maternel, né de la réponse aux problèmes des femmes et des enfants, des veuves et des orphelins, des malades et des dépendants, des infirmes et des Vétérans.

Le problème du suffrage féminin est très directement lié à ces questions. Il est intéressant, à ce titre, de relire quelques-unes des prises de position d'Addams – rendues disponibles dans un dossier de traductions. Ces textes sont examinés à un moment-clef de l'histoire politique des États-Unis, l'épreuve de l'élection présidentielle de 1912, qui a vu surgir un tiers-parti, le Parti progressiste, produit de la sécession de Theodore Roosevelt du Parti républicain. Addams s'y est fortement engagée, accompagnée par une bonne partie du mouvement réformateur, et en particulier, les bataillons de travailleurs sociaux, à l'époque en pointe du traitement de la question sociale. En l'espace de quelques mois, le Parti progressiste s'est gagné le ralliement actif de nombreuses organisations. Cette campagne électorale aura signé l'entrée en politique des femmes : l'image d'Addams à la tribune de la Convention fondatrice de Chicago le 7 août 1912 marquera les esprits des contemporains. Et, chose tout aussi inédite, elle aura permis l'intégration du suffrage féminin dans le programme du Parti progressiste, ainsi que de la question sociale et d'une série de problèmes directement liés à l'expérience des femmes (lait des bébés, éducation des enfants, pensions aux mères, etc.). Un seuil avait été franchi. Les deux grands partis, démocrate et républicain, allaient devoir s'aligner.

Cette étude de cas, qui touche à la fois à l'étude des problèmes publics, des mobilisations collectives, et des partis politiques, procure

un excellent poste d’observation de comment se font des « publics », une « société civile » et une « communauté politique ». Elle nous aide à comprendre à quelles expériences concrètes renvoient les catégories que l’on rencontre dans l’*Éthique* de Dewey et de Tufts en 1908, sous la plume de Follett dans *Le Nouvel État* en 1918 ou sous celle de Dewey dans *Le Public et ses problèmes* en 1927. Addams voyait dans la caisse de résonance nationale que la campagne électorale lui offrait une occasion de faire valoir ses conceptions de l’éthique sociale en démocratie – une anticipation de ce que nous appellerions aujourd’hui des politiques du *care*. Cet élan collectif sera en partie brisé par les prises de position pacifistes d’un grand nombre de femmes réformatrices et par le retour de flamme conservateur à la fin de la guerre. Mais après une phase de radicalisation d’une partie du mouvement des femmes, le droit de vote leur serait définitivement reconnu.

Si Addams est devenue une icône du pragmatisme féministe, l’examen, par ailleurs, des choix électoraux de Dewey, Mead, Follett ou Du Bois, que nous avons essayé de reconstruire quand ils n’étaient pas explicites, atteste de l’absence d’unité politique de ce que l’on appelle aujourd’hui « le pragmatisme ». Mais 1912 est aussi resté dans les mémoires pour l’exclusion de la plate-forme progressiste de la question raciale – et, au sein du parti progressiste, des délégations noires qui aspiraient à s’y engager. Quelques-unes des raisons de la difficile relation, à l’époque, entre cause noire et cause féministe, sont examinées. W. E. B. Du Bois s’est pourtant dépensé pour les faire avancer de pair et a pris des positions radicales sur le vote des femmes, en particulier dans la revue de la NAACP, *The Crisis*. Addams a, comme Dewey, subi les critiques de trop grande tiédeur vis-à-vis de situations d’inégalité, de discrimination et de violence raciales, au déni de ses multiples engagements en faveur de la communauté noire. On s’efforcera de documenter sans pathos inutile ces prises de position.

PRAGMATISME ET RELATIONS RACIALES : EXPLORATION D'UNE CONTROVERSE AUTOUR DE JOHN DEWEY

Joan Stavo-Debauge est l'auteur du second ouvrage. Celui-ci est consacré à la façon dont Dewey et ses contemporains ont compris les relations raciales. Stavo-Debauge a commencé par traduire un texte peu connu en France de John Dewey, « Racial Prejudice and Friction », paru en 1922. C'est un texte qui peut paraître déroutant. Dewey y défend une position sur les questions raciales, qui n'est ni celle d'un multiculturalisme, ni celle d'un *melting pot*. Il semble en retrait par rapport à ses textes précédents, où il valorisait la « diversité » et voulait voir l'Amérique comme une nation réconciliée avec le caractère « interracial » et « international » de sa « composition ». Dans « Racial Prejudice and Friction » Dewey écrit en effet qu'un fond de rejet de « l'étrange » et du « nouveau » est peut-être inéliminable, évoquant une « aversion instinctive du genre humain pour ce qui est nouveau et étrange, pour tout ce qui est différent de ce à quoi nous sommes habitués, et qui choque donc nos habitudes coutumières ».

La question qui s'est posée est celle du sens précis de ce texte. Comment le prendre ? Le lecteur bute sur son caractère énigmatique, et celui-ci grandit au fil de sa réception la plus récente. Le traitement de la question raciale par Dewey a été accusé d'être en demi-teinte, de manquer de sensibilité à la « ligne de couleur », aux lois Jim Crow, aux violences, et à toutes les pratiques de ségrégation et de discrimination. Cela a amené certains auteurs contemporains à analyser les distorsions de sa perspective et à la rejeter. De façon plus générale, le pragmatisme s'est retrouvé sur la sellette – il serait victime, comme tant d'autres, de l'« ignorance blanche » ou, critique plus grave, il jouirait du « privilège blanc » et le reconduirait. L'opération, d'envergure, a fait naître un monde de questions et de réponses, de critiques et de répliques : les argumentaires de Eddie Glaude Jr, Shannon Sullivan, Gregory Pappas, Charlene H. Seigfried, Frank Margonis, Thomas Fallace et de bien d'autres sont ici scrutés à

la loupe. Joan Stavo-Debauge a essayé d'en avoir une lecture mesurée, apprenant de cette controverse, tout en montrant les limites, souvent dues au parti pris idéologique ou à la projection anachronique d'enjeux contemporains sur des contextes qui disposaient de leurs propres reliefs et nuances. Chemin faisant, après avoir traduit « Racial Prejudice and Friction » (1922), il a décidé de traduire également deux autres courts textes : « Address to National Negro Conference » (1909) et « Address to the National Association for the Advancement of Colored People » (1932). Dans la controverse actuelle, les chercheuses et chercheurs qui instruisent le procès du pragmatisme inscrivent ces deux autres textes dans un même dossier, en arguant qu'il attesterait du peu d'intérêt de Dewey pour la question de la « race », sur laquelle il ne se serait pas (assez) souvent penché.

Si la critique n'est pas entièrement dénuée de pertinence, Stavo-Debauge montre qu'elle est parfois inutilement sévère, voire injuste. D'abord, les écrits de Dewey consacrés au racisme sont beaucoup plus nombreux que ne le disent les auteurs contemporains : au-delà de ces trois courts textes, on trouve dans son œuvre de multiples passages traitant du racisme, de la xénophobie et de l'inhospitalité. Les critiques négligent aussi la constance de ses engagements antiracistes : Dewey fut non seulement l'un des membres fondateurs de l'Association nationale pour l'avancement des personnes de couleur, la NAACP, mais il s'est aussi beaucoup inquiété de l'antisémitisme et du racisme frappant les personnes originaires de Chine et du Japon. En revenant sur la controverse qui faisait rage aux États-Unis, Stavo-Debauge s'efforce ainsi d'étendre la masse documentaire usuellement prise en compte par les auteurs contemporains. Il faudrait prendre en considération les écrits de Dewey sur le « pluralisme culturel » et examiner de près la façon dont il infléchissait le traitement de la question de l'« assimilation », dont il transformera sensiblement le sens en mutualisant le processus – l'assimilation se fait dans les deux sens.

Quant aux trois textes qui sont au cœur d'une vive controverse depuis une vingtaine d'années, Stavo-Debauge s'applique à les

contextualiser et à mettre les analyses de Dewey en vis-à-vis de la perspective d'autres auteurs, entre autres W. E. B. Du Bois. L'opposition systématique entre Dewey et Du Bois est ainsi évitée, et sont rappelés ses engagements à ses côtés à la NAACP ou à la Ligue pour une action politique indépendante (League for Independent Political Action – LIPA). L'auteur prend soin de relever, par exemple, que l'intervention – actuellement si décriée – de Dewey à la NAACP en 1932 doit énormément à son statut de président de la LIPA : en effet, tout porte à croire qu'il parlait ce jour-là en tant que représentant de cette organisation, dont Du Bois était un vice-président assez réservé.

Un point qui a beaucoup retenu l'attention de Stavo-Debauge, c'est le passage de l'optimisme de « Nationalizing Education » (1916) à la vision désenchantée, voire franchement pessimiste de « Racial Prejudice and Friction ». Ce passage ne montre pas seulement l'attention de Dewey au « contexte », qui était particulièrement troublé dans les années d'après-guerre, comme Du Bois lui aussi le dira dans *Dusk of Dawn* (1940). Ce passage montre également que Dewey était beaucoup moins optimiste que l'on veut bien le dire. Rien qu'à ce titre, « Racial Prejudice and Friction » est donc un texte important, en ceci qu'il permet de nuancer le portrait qui est couramment fait de Dewey : le méliorisme foncier de sa philosophie ne lui interdisait nullement d'avoir un sens du tragique et une dose de pessimisme.

Une dernière préoccupation de cette analyse de texte a été de le relier avec la conception des « instincts » et des « habitudes » développée dans *Human Nature and Conduct* (1922) et avec le traitement du « préjugé », initialement développé dans *How We Think* (1910). Autrement dit, « Racial Prejudice and Friction » est pris comme le carrefour de multiples interrogations. Ce texte est loin d'être un texte mineur. L'attention qui lui est accordée depuis plusieurs années n'est donc pas fortuite, même si les chercheuses et chercheurs qui le commentent, âprement, sont, en raison de leurs anachronismes, relativement injustes avec ce que Dewey y proposait.